



Images diffusées par la chaîne japonaise NHK, le 11 mars, montrant le tsunami qui a frappé la côte Nord-Est du pays. NHK/SIPA

AU CŒUR DU JAPON DÉVASTÉ

- **Les ravages du tsunami et la menace d'une catastrophe nucléaire ont ébranlé l'optimisme légendaire des Japonais. Notre envoyé spécial relate leurs réactions devant cette nouvelle tragédie qui frappe l'archipel nippon (pages 10 à 18).**
- **Le nucléaire est remis en cause en France et dans le monde : La Vie présente les principaux enjeux de ce débat (pages 18 à 22).**
- **Rompus aux épreuves, le peuple japonais démontre à nouveau son sens extraordinaire du provisoire et de la fragilité (pages 22 à 23).**

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL À TOKYO

Dans le réfectoire de l'hôpital général de Tokyo, les infirmières comme les patients semblent atterrés. Sur le poste de télévision, leur Premier ministre adresse un « message à la nation ». « La situation actuelle avec le séisme, le tsunami et les centrales nucléaires, est, d'une certaine manière, la plus grave crise, en soixante-cinq ans, depuis la Seconde Guerre mondiale. » Naoto Kan ne peut cacher son émotion devant le chaos qui touche le Japon. De perceptibles sanglots à peine perturbés par le bruit des héli-

coptères qui n'en finissent plus d'aller et venir entre le ciel de Tokyo et le Nord-Est ravagé et désormais sous la menace d'une catastrophe nucléaire sans précédent. Sous terre, dans les stations de métro de la capitale, les travailleurs en cravate comme les ados branchés s'arrêtent devant chaque écran diffusant en boucle les images de la NHK, la chaîne nationale. Dans les kiosques, les unes dramatiques des différents quotidiens interpellent même les plus distraits. Car, au moment où nous bouclons ce journal, mardi 15 mars à 18 heures, la

possibilité d'un nouveau tremblement de terre après celui du vendredi de magnitude 8,9 à Sendai – le plus fort depuis 140 ans – est toujours d'actualité. Tout aussi grave, la menace d'un nouveau Tchernobyl inquiète le monde entier. Car les centrales nucléaires de Fukushima, à 270 km au nord-est de Tokyo, ont très mal supporté la catastrophe sismique. Samedi, une explosion à l'hydrogène a partiellement détruit le réacteur n° 1 de la centrale 1 de Fukushima. Lundi 14 mars, des explosions ont frappé le réacteur n° 3. Et mardi, admettant une





Le 12 mars, un torrent de boue déferle sur Kinesuma.
Aux ravages de l'eau succède la fureur des incendies.
Un bilan provisoire fait état de 10 000 morts.

EPA/MAXPPP



L'armée, appelée en renfort, évacue les survivants. Sur les 17 000 habitants de la cité de Minami Sanriku, plus de la moitié sont morts ou portés disparus. EPA/MAXPPP



Lundi 14 mars, une explosion d'hydrogène se produit dans le réacteur n° 1 de la centrale nucléaire de Fukushima.



À Kawamata, un village proche de la centrale de Fukushima, vérification du niveau de contamination d'une mère et de son fils.

► « probable fusion nucléaire », la compagnie d'électricité Tepco (Tokyo Electric Power Company) faisait évacuer ses ouvriers du réacteur n° 2 pour lequel toutes les tentatives de refroidissement ont échoué, de l'aveu même du Premier ministre. Mardi midi, le réacteur n° 4 était en feu...

Signe d'une confusion troublante, les informations délivrées par la Tepco n'étaient pas similaires à celles du gouvernement. Le Premier ministre

Faute d'acheminement de nourriture, les habitants dévalisent les magasins

ayant toutefois fini par déclarer « la situation alarmante », douchant les espoirs d'un peuple serein, digne et qui croyait la situation sous contrôle. Car, mardi, la plupart des Tokyoïtes se rendaient encore au travail. Scénario de calme qui tranche avec le quotidien des habitants de Mito, une ville côtière à seulement 125 km frappée par le tsunami. Ici, la colère succède à la tristesse. Certes, les vagues ont brisé la voie ferrée et endommagé les

routes, empêchant à mi-chemin notre tentative d'y accéder. Sur place, faute d'acheminement de nourriture par camion ou d'essence pour les voitures, les habitants perdent patience et dévalisent les magasins. « J'en ai vu se battre pour une simple bouteille d'eau », nous explique un témoin. Plus au nord, à proximité de Fukushima, l'exode continue. Comme nous le rapporte Petteri Tuohinen, un confrère finlandais du *Helsinki Sanomat*, dépêché de Pékin : « Tous les habitants prennent la route avec leurs propres voitures et croisent les secouristes dans l'autre sens. Les centres construits à la hâte pour accueillir la population sont saturés. Résultat, ils dorment dans leur voiture en attendant la suite. »

À Tokyo, l'optimisme inébranlable de la population, déjà mis à mal par le bilan du séisme et du tsunami – au moins 10 000 morts, des milliers de disparus et près d'un demi-million de sans-abri – fait désormais place au doute. Inutile de faire la queue, les rayons alimentaires des supermarchés sont tous vides.

« Plusieurs usines qui fabriquaient nos produits n'ont pas survécu au tremblement de terre », regrette cette caissière du Family Mart en tenue bleue affairée à scotcher des mots d'excuses sur les murs de son commerce. Dans une ruelle de Yoyogi, Fujigo Nagana, 78 ans, n'a pas obtenu toute la nourriture qu'elle commande habituellement par téléphone. « Cette semaine, le livreur n'a pu m'apporter que la moitié de la viande prévue mais je ne vais pas me plaindre. J'ai beaucoup de chance d'être là et que Tokyo ait été préservée du tremblement de terre. Plus au nord, la nourriture manque cruellement. » Sa fille, installée en Allemagne depuis dix ans, a vu les mêmes images de désolation en boucle et la supplie de quitter le pays. « J'ai fait ma vie ici et j'ai été heureuse. Je suis bien trop vieille pour tout recommencer », dit-elle, sous le porche de sa coquette maison, orné d'une plaque de cuivre gravée d'une fleur et de son nom de famille. Fujigo nous parle de ses sept petits-enfants, de sa vie de mère au foyer, de son mari ingénieur chimiste, emporté par le cancer. Puis elle s'éclipse en hochant son

DIGITAL GLOBE

corps pour nous saluer. « Je dois vous laisser. La NHK va diffuser un nouveau bulletin d'informations. »

En prenant le temps de discuter, d'écouter, on comprend finalement qu'ils sont nombreux, dans cette mégapole de 35 millions d'habitants, à avoir en tête « un plan B », une solution

« Je ne crois pas au discours des officiels pour que nous ne cédions pas à la panique »

de repli si une nouvelle catastrophe sismique ou atomique arrivait jusqu'ici. À Shibuya, nous rencontrons Naoko Misaki, une célibataire de 34 ans. Au mégaphone, devant la station de métro, un employé en uniforme signale que seulement un métro sur quatre est assuré. « Vendredi, après le séisme, je suis rentrée à la maison à pied. Là je suis plutôt contente. » Aujourd'hui, avec l'aval de son supérieur, Naoko a choisi de rentrer plus tôt du travail. « Nous ne sommes que cinq au bureau. L'activité a fortement ralenti, alors à quoi bon s'obstiner ? » Un chômage technique causé par la

REUTERS/KIM KYUNG-HOON

fermeture des boutiques de cosmétiques en centre-ville : Naoko s'occupe de leur réapprovisionnement en crèmes de beauté françaises. « Les trains de banlieue, au nord ou au sud de la ville, sont rares mais c'est là que vivent nos vendeuses. Depuis samedi, elles ne peuvent plus venir travailler. » Naoko dit avoir fait des provisions pour tenir, au cas où le gouvernement demanderait à la population de Tokyo de rester consignée à domicile. « Par chance, mon immeuble est en briques. Il paraît que cela protège mieux des éventuelles radiations. »

À la station d'Harajuku, près du quartier animé de Shibuya, où les rames de métro ne parviennent qu'au comptegouttes, Nosomi Adashi se demande si elle ne va pas tout simplement rebrousser chemin. Cette esthéticienne comptait passer un examen pour valider une formation mais les mauvaises nouvelles qui défilent sur son téléphone, cet après-midi, pourraient vite la faire changer d'avis. Elle ôte le masque blanc qui lui couvre le visage. « J'ai un grand frère à Shimane, une sœur à Osaka. Ils me disent de rester enfermée chez moi

mais est-ce suffisant ? Je vais rentrer et réserver un vol pour quitter la ville, au cas où. Contrairement à mes parents, je n'ai pas du tout confiance en ce que racontent les officiels pour que nous ne cédions pas à la panique. Il paraît qu'au lendemain de la première explosion tous les responsables du nucléaire au Japon sont partis prendre des vacances. » La sirène d'une ambulance roulant à proximité détourne son attention. « Je commence à m'inquiéter. »

Jean Pascal, professeur de français, a décidé d'écouter les conseils de sa mère, elle-même bien au fait des appels du gouvernement français à destination de ses expatriés. Lundi soir, faute de train rapide ou de voiture de location disponible, le jeune homme prenait donc le bus de nuit avec ses amis proches vers le sud du pays, pour Osaka. « Et je n'exclus pas de rentrer en Europe si la situation empire... Mais ce sera difficile car je laisse mes belles années ici. » Sur chaque profil Facebook, un message de la compagnie d'électricité Tepco annonce la liste des villes concernées par les prochaines ►►

Le nucléaire remis en question

► coupures de courant de 3h40 prévues pour ménager les centrales nucléaires. Une page affichant les perturbations du trafic ferroviaire à Tokyo est elle aussi actualisée. Sur Twitter, mardi, les questions des internautes tournent autour de la direction du vent et de l'évolution des réacteurs nucléaires de Fukushima. Parmi eux, on retrouve ces Tokyoïtes au visage fermé, à la mine impassible sur le chemin du bureau mais qui, en réalité, consultent frénétiquement leur téléphone, à la recherche des toutes dernières informations.

Depuis une heure, Akio Gondo fait le pied de grue devant une station-service du quartier de Sendagaya. « *J'ai entendu que l'approvisionnement n'était plus assuré dans de nombreuses régions mais, ici, le problème, c'est surtout les transports en commun qui circulent très mal. La voiture est la meilleure solution.* » Il nous accueille à l'arrière de sa Mercedes noire. La main fébrile sur son téléphone, l'homme regarde les images brouillées de Sendai sur l'écran de son tableau de bord. On y voit des gens faisant la queue pour un bidon d'essence, une bouteille d'eau. Tout autour, c'est la désolation. La voix du reporter japonais est grave. « *La ressemblance avec Hiroshima est saisissante, dit-il. C'est ce que m'a fait constater une patiente âgée ce matin en me brandissant la photo de une du journal Yomiuri Shimbun.* »

Akio tient un cabinet dentaire et soigne tout le quartier. « *Je sens bien l'anxiété de mes patients. En apparence, leur quotidien ne change pas, ils s'accrochent à leurs habitudes pour que la vie continue mais ils n'hésitent pas à vider leur sac.* » D'ordinaire si confiant, Akio a décidé de prendre les devants. Faire le plein de sa voiture est la première étape. « *Si les autorités ne parviennent plus à contrôler la situation des réacteurs nucléaires, ce qui semble être le cas après le dernier discours du Premier ministre, je rejoindrai calmement ma maison de campagne, dans le sud du pays, avec femme et enfants.* » Mais comment gérer dans le calme l'exode éventuel d'une des plus grandes mégapoles du monde ? ●

JORDAN POUILLE

■ L'onde de choc est aussi terrible que les répliques sismiques provoquées par le tremblement de terre qui a frappé le Japon. Les accidents à répétition qui surviennent en ce moment même sur la centrale de Fukushima, laissent envisager le pire : une explosion nucléaire. Le spectre des deux précédents accidents nucléaires majeurs, celui de Three Mile Island, en 1979, aux États-Unis, et surtout celui de Tchernobyl, en 1986, en Ukraine, planent sur la planète Terre. Ainsi, l'Autorité de sûreté nucléaire française a classé 6 la situation à Fukushima, 7 étant le classement le plus grave, qui avait été donné à Tchernobyl.

Le niveau d'alarme a, en effet, monté d'un cran dans le monde entier. Des compagnies aériennes asiatiques ont suspendu leur vol pour le Japon. Des médicaments à base d'iode de potassium, utilisés en prévention d'une irradiation de la thyroïde, s'arrachent dans les pharmacies de la côte pacifique des États-Unis, là où le vent pourrait amener des particules radioactives venues du Japon. En Europe, en raison de l'éloignement géographique, l'angoisse est certes moindre mais les écologistes ont été nombreux à exprimer leurs souhaits de rouvrir un débat sur le nucléaire. Même si, en France, certaines personnalités politiques de droite (Nathalie Kosciusko-

Morizet, François Fillon...) et de gauche (Ségolène Royal, Claude Allègre...) n'ont pas hésité à qualifier cette démarche « *d'indécente* » ! Pourtant, Günther Oettinger, le commissaire européen chargé de l'énergie, estime, lui, que « *le pire n'est pas imaginable en Europe* ». Et une réunion d'urgence de l'ensemble des ministres européens concernés a eu lieu ce mardi 15 mars à Bruxelles pour évaluer les multiples risques potentiels. Il a été décidé de procéder à des « tests de résistance » de toutes les centrales nucléaires. Un état des lieux, indispensable au débat démocratique et que nous avons regroupé autour de quatre questions clés.

1 Quels sont les pays les plus dépendants ?

En France, faut-il crier cocorico ? Pas sûr. Notre pays détient un record : 78 % de son électricité est produite à partir d'énergie nucléaire. Contre 17,5 % en moyenne dans le monde. Il faut dire que l'Hexagone compte le plus grand nombre de centrales nucléaires, après les États-Unis : 19 sites, soit 58 réacteurs au total. Aux États-Unis, on dénombre 104 réacteurs, répartis dans 64 centrales nucléaires. Mais la dépendance du géant américain est bien moindre : la part du nucléaire dans sa production d'électricité n'est que de 20 %. Elle atteint 30 % au Japon ; 50 % dans des pays comme la Belgique (qui détient 7 réacteurs) ou l'Ukraine (15 réacteurs) ; et 70 % en Lituanie, deuxième pays le plus dépendant. À eux seuls, la France, le Japon et les États-Unis produisent deux tiers de l'électricité mondiale fournie par l'énergie nucléaire.

Dans le monde, seuls 30 pays sont équipés en centrales nucléaires, dans lesquels fonctionnent 442 réacteurs. Si l'on n'en compte presque pas en Afrique et en Amérique du Sud, et peu en Asie hormis au Japon, en Corée du Sud, en Chine et en Inde, les projets sont nombreux : 64 sont en construction. Dont 26 en Russie, en principe achevées avant 2020.

2 Quels sont les risques ?

Les dangers potentiels sont nombreux, qu'ils soient liés à un acte de malveillance, à une erreur humaine ou à une défaillance technique. Parfois, les facteurs se conjuguent. Comme à Tchernobyl, en 1986 : un test de sûreté effectué au mépris des règles de sécurité a débouché sur la

fusion du réacteur n° 4, son explosion, et la propagation dans l'atmosphère de l'équivalent de vingt bombes lancées sur Hiroshima. Nombre de morts ? Sans doute 100 000 selon des sources indépendantes. Et des millions de malades en raison des radiations.

Le vieillissement des centrales est l'un des risques courants. Si la durée de vie d'un réacteur nucléaire est d'environ 30 ans, beaucoup de pays tels que l'Allemagne ou la Belgique ont opté pour leur prolongement de dix ans. En France, la centrale de Fessenheim (Alsace), mise en service en 1977, est la plus ancienne. Dans l'Hexagone, l'âge moyen des centrales nucléaires est de 25 ans, contre 36 ans au Royaume-Uni. En Europe de l'Est, le parc est aussi âgé. En France, EDF voudrait, pour des raisons éco-

La France, les États-Unis et le Japon produisent les deux tiers de l'électricité nucléaire mondiale

nomiques, utiliser ses réacteurs pendant... soixante ans. Or, au Japon, le réacteur n° 1 de Fukushima, était âgé de 40 ans, et venait d'obtenir un sursis de dix ans.

Le risque sismique est majeur, pas seulement au Japon. Ainsi, en France, plusieurs zones sont considérées à risques et la centrale de Cruas, dans la Vallée du Rhône, repose sur des plots antisismiques. Mais les experts redoutent aussi les inondations. En 1999, on a frôlé l'incident majeur dans la centrale de Blayais en Gironde, quand le niveau des eaux a failli compromettre le système de refroidissement du réacteur. Or, aux États-Unis, en 1979 à Three Mile Island (Pennsylvanie), une panne dans un système d'alimentation en eau avait bloqué le refroidissement, et déclenché la fusion du réacteur, mais sans créer d'explosion. ►►

Manifestation des antinucléaires sur le parvis des Droits-de-l'homme à Paris, le dimanche 13 mars.

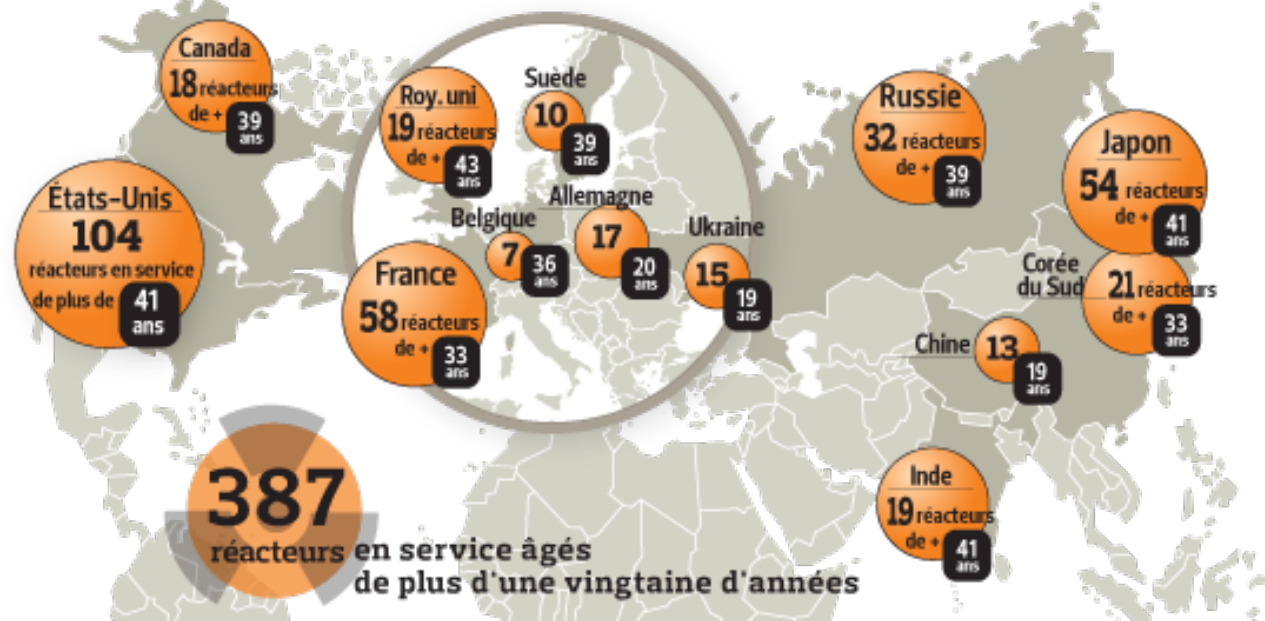


MIGUEL MEDINA/AFIP PHOTO



La centrale du Blayais, sur la Gironde, en service depuis 1981. Elle fut inondée lors de la tempête du 27 décembre 1999.

PHILIPPE ROY / EPCUREANS



INFOGRAPHIE/FIGAROPHOTO

Panorama de l'industrie nucléaire mondiale. La France est au deuxième rang, derrière les États-Unis et devant le Japon.



JEAN GAUMY / MAGNUM

À la suite de l'accident nucléaire de Tchernobyl, en 1986, Pripyat (Ukraine), est devenue une ville fantôme, irrémédiablement.

► **L'attaque terroriste est un autre danger.** Selon les experts, depuis la chute de l'URSS, on observe de façon régulière des alertes au terrorisme nucléaire. Mais aucun acte de cette nature n'a eu lieu. En revanche, le trafic de matériaux radioactifs s'intensifie. Ainsi, entre 2002 et 2006, leur vol aurait progressé de 385 % dans le monde. On assisterait à la vente de poudre d'uranium, apte à fabriquer des bombes sales ou bombes radiologiques, un engin explosif à fort potentiel de contamination.

Le transport et le stockage des déchets nucléaires sont dangereux aussi – leur durée de vie est évaluée à 200 000 ans, soit 6 000 générations. Qu'ils soient enfouis, recyclés ou entreposés à ciel ouvert, comme dans la décharge de Tomsk, en Ukraine, les

déchets posent problème, en raison de la nocivité des rayonnements radioactifs. La France a créé à La Hague une usine de retraitement. Les anti-nucléaires dénoncent les effluents radioactifs que l'usine rejette dans la Manche ou dans l'atmosphère. Dans le monde, seulement 20 à 30 % des déchets nucléaires sont traités.

3 L'information est-elle vraiment transparente ?

En France, l'information n'a jamais été le point fort du lobby nucléaire. On se souvient des déclarations des autorités françaises laissant entendre que le fameux nuage de Tchernobyl « se serait arrêté aux frontières ». Ainsi, il a fallu attendre 1999 pour que les débats de la Direction de la sûreté des installations nucléaires soient ouverts à la

presse. C'est même un journaliste de *La Vie* qui assista à la première réunion ouverte à la presse (Voir n° 2786 du 21 janvier 1999). Depuis la loi de 2006 sur la transparence et la sécurité, chaque installation doit rendre public un rapport d'activités. Mais bien souvent encore, ce sont les réseaux comme Sortir du nucléaire qui donnent, en premier, les informations sur les incidents. Fait encore plus significatif, en 2007, à l'occasion du Grenelle de l'environnement, le nucléaire, qualifié de sujet « non négociable » par Nicolas Sarkozy, avait été exclu des débats entre les pouvoirs publics, les organisations professionnelles et les ONG d'environnement.

Dans le monde, ce n'est pas mieux. En Russie, les rapports des autorités de contrôle sont systématiquement

dissimulés au grand public. Au Japon, Tepco, la compagnie électricité qui gère les centrales nucléaires (l'équivalent de notre EDF) est connue pour avoir minoré de nombreux incidents dans son parc. Sa communication sur les explosions survenues dans les réacteurs de la centrale de Fukushima est jugée « peu crédible » par les Japonais eux-mêmes.

4 Existe-t-il des alternatives au nucléaire ?

La question ne se pose pas dans les mêmes termes au niveau mondial ou français.

À l'échelle du Globe, le nucléaire reste marginal : 17,5 % de l'électricité produite et 3 % de la consommation finale d'énergie. Le nombre de réacteurs en service stagne depuis 2002, et

Les accidents nucléaires majeurs dans le monde

28 mars 1979 Three Mile Island (États-Unis) : une série d'erreurs humaines et de défaillances techniques entraînent la surchauffe d'un réacteur. 140 000 personnes sont évacuées. Incident classé au niveau 5/7.

26 avril 1986 Tchernobyl (Ukraine). Un réacteur explose au cours d'un test de sûreté. L'enceinte de la centrale est éventrée. Au moins 100 000 décès, plus des milliers d'irradiés. Incident classé au niveau 7

1995, 1999, 1999, 2004, 2007 Multiples incidents dans des centrales au Japon qui entraînent à chaque fois l'irradiation de plusieurs ouvriers.

11 mars 2011 Explosion du bâtiment abritant le réacteur n° 1 à la centrale nucléaire de Fukushima (Japon). Puis deux autres explosions avec un début d'incendie. Incident classé au niveau 6 (provisoire...).

la capacité de production baisse depuis trois ans. Compte tenu des délais de construction d'une centrale, la part de cette énergie augmenterait peu d'ici à 2030 même si devait être adopté le « *plan nucléaire mondial* » que l'écologiste britannique James Lovelock, très controversé, appelle de ses vœux. Or, compte tenu des accidents japonais, la tendance devrait plutôt être inverse : l'Allemagne, qui avait décidé de prolonger la vie de ses réacteurs d'une dizaine d'années, a annoncé qu'elle suspendait cette extension. Il ne s'agit donc pas de savoir s'il existe des alternatives au nucléaire, mais plutôt d'évaluer si l'on a toujours besoin de lui pour accompagner la montée d'énergies renouvelables (solaire, éolien, hydraulique, biomasse, géothermie) qui progressent vite : en 2008 et 2009, ►►

► les investissements mondiaux dans les renouvelables ont dépassé ceux des énergies fossiles.

En France, en revanche, pourrait-on « sortir du nucléaire », comme le souhaite le collectif écologiste du même nom, en sachant qu'il représente 78 % de la production d'électricité ? À court terme, non. Mais le « scénario négaWatt 2000-2050 », élaboré en 2003 par 23 experts (ingénieurs, chercheurs et consultants spécialisés dans les questions énergétiques) et actualisé trois ans plus tard, rend crédible l'hypothèse d'une fermeture des centrales nucléaires existantes à partir de 2035.

Une sobriété, une décroissance nucléaires supposeraient de changer nos comportements

Sans les remplacer par des réacteurs de 3^e génération, jugés trop peu fiables. Et sans que cela nous conduise au fantasmagorique « retour à la bougie ». L'usage de l'électricité pourrait même doubler d'ici à 2050 – tout en divisant nos émissions de gaz à effet de serre par 4,2, soit un peu plus que le fameux « facteur 4 » censé contenir le réchauffement climatique – pour peu qu'on s'appuie sur le triptyque « sobriété-efficacité-renouvelables ». En clair, l'augmentation de la part des énergies renouvelables dans la production d'électricité (jusqu'à 80 % en 2050) devrait se combiner avec la réduction des gaspillages et l'amélioration de l'efficacité énergétique. Une sobriété, voire une « décroissance nucléaire », qui suppose de changer nos comportements, individuels et collectifs. Exigeant, donc. Mais si cela permet d'éviter le dilemme entre le cauchemar des déchets nucléaires, celui des accidents à répétition et le spectre d'un réchauffement climatique incontrôlé, le jeu n'en vaut-il pas la chandelle ? ●

ENQUÊTE DE CORINE CHABAUD,
PHILIPPE MERLANT ET OLIVIER NOUAILLAS.

lavie.fr

Donnez votre avis sur notre site.

Faut-il sortir du nucléaire en France et en Europe ?
www.lavie.fr

Le sentiment fragile de la vie



Cette jeune femme du village d'Ishinomaki, survivante du tsunami, symbolise la capacité de résistance des Japonais au fatalisme.

C'est un livre à succès publié en 1973, au temps du « miracle japonais ». Son titre : *la Submersion du Japon*. Sakyo Komatsu imagine comment une série de cataclysmes sous-marins, de tremblements de terre et d'éruptions volcaniques conduit à la disparition complète de l'archipel, et à l'évacuation des 110 millions d'habitants qui le peuplent alors. « *Les regards de l'ensemble du monde étaient fixés sur la mort du dragon. Des dizaines d'avions, appartenant à des télévisions de toutes nationalités, volaient au-dessus de l'archipel du Japon, qui crachait du feu et des flammes...* »

La mythologie raconte qu'un poisson-chat géant dort et remue sous l'archipel. L'histoire peut confirmer. Les habitants de Sendai, ville la plus proche de l'épicentre du séisme, vivent

Derrière l'image du cerisier en fleur se cache la conscience du caractère transitoire de la vie

dans une cité totalement détruite en 1945 : les vieillards qu'on nous montre aujourd'hui silencieux et dignes sont les enfants miséreux de la Libération. Quant à la mégapole tokyoïte, désormais directement placée sous la

l'image du cerisier en fleurs vantée par les offices de tourisme se cache la conscience jamais abolie du caractère transitoire de notre destinée. Le Japon demeure depuis un millénaire et demi, même s'il tend désormais à l'ignorer, un pays bouddhiste. Le plus beau, le plus émouvant, me confia un jour une amie au hasard d'une promenade sous les arbres, c'est la chute des pétales.

La superficialité d'une société de l'apparence et du divertissement, du gadget et de la technologie ne trompera qu'un voyageur pressé. Les « fourmis » qu'une Édith Cresson, jadis Premier ministre de la France, voyait nous envahir, ont pu sembler arrogantes parce qu'elles fabriquaient des magnétoscopes pas cher. Pourtant, il ne faut pas chercher bien loin pour découvrir le sentiment d'intranquillité du Japon. Intranquillité ? J'emprunte ce mot au Portugais Fernando Pessoa. Il suffit de se plonger dans les vieux classiques de la littérature nipponne pour voir à quel point il convient à ce peuple d'iliens vivant son extrême singularité (son extrême insularité) selon le bon plaisir d'une nature instable, au milieu des esprits et des fantômes. Le Japon demeure, dans tous les sens de ce mot, un pays fantastique.

L'auteur de *la Submersion du Japon* n'avait pas 15 ans en 1945, l'année de Hiroshima et de Nagasaki. Pourquoi, se demande-t-on, l'espèce humaine est-elle si inconséquente ? Pourquoi avoir tout misé sur le nucléaire dans un pays qui reste la seule victime de la bombe atomique ? La première explication, majeure, tient aux besoins urgents d'un pays qui connut, dans les années 1960 et 1970, une formidable expansion industrielle et démographique alors qu'il ne disposait d'aucune ressource. Sans le nucléaire, le Japon n'aurait jamais pu devenir l'une des principales économies du monde.

Le rapport des Japonais avec la nature fournit une deuxième clé. Constamment menaçante pour ce peuple coincé sur une longue et étroite plaine côtière, celle-ci doit être ménagée mais aussi aménagée. L'homme cherchera toujours à l'apprivoiser, car il n'a pas le choix. Et il y réussit. Le tsunami et la catastrophe nucléaire ne peuvent faire oublier que Tokyo, avec ses gratte-ciel, tout comme l'ensemble des villes touchées, a parfaitement résisté à un séisme de magnitude 9, qui aurait mis par terre n'importe quelle ville haussmanienne. Aujourd'hui affleurent le meilleur et le pire. Le pire ? Cette menace de jour en jour plus précise sur des centaines de milliers d'habitants confinés dans leur maison et confrontés à leur insularité. Le pire ? Une nation vieillissante, des déficits publics abyssaux, des politiciens myopes et interchangeable. Le pire ? Un

Sans le nucléaire, le Japon n'aurait pas pu devenir l'une des principales économies du monde

lobby nucléaire trop longtemps enfermé dans ses dénis et ses cachotteries. Le meilleur, maintenant. On le voit dans la dignité, le civisme, la solidarité silencieuse d'un peuple qui sait qu'au bout du compte il (ne) peut compter (que) sur lui-même.

Le Japon ne reste jamais longtemps à genoux ou éparpillé. Il se discipline et fait cercle. La conscience de sa fragilité ne pousse pas au fatalisme, sentiment d'écrasement et d'impuissance. Elle évite aussi aux Japonais ce travers que nous connaissons si bien et qui nous fait souvent penser en termes de bouc émissaire : la faute aux autres ! Elle les conduit à une sorte d'intelligence de la vie comme cycle et comme circonstances. Japon écrasé. Japon submergé. Japon contaminé. Mais déjà, presque à coup sûr, Japon résilient. Ne l'oublions pas au plus noir du moment. ●

JEAN-PIERRE DENIS